

L. D'ASCO

Rédacteur en Chef

ABONNEMENTS

Lyon et Départements 12  
France 12  
Départements non Rattachés 12  
Étranger 12

REDACTION ET ADMINISTRATION

6 — Place des Terreaux — 6

# LE BAVARD



LE LYON

Journal des Littératures lyonnaises, Historique, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUT LES JOURS

DAUBRUCK

Secrétaire de la Rédaction

Vente en gros :

chez M. C. Melin

1, rue de Jussieu

## LA VOGUE DE LA CROIX-ROUSSE

### LES TOILETTES AUX REPRÉSENTATIONS DE SARAH-BERNHARDT

Vente justifiée : 20.000 Numéros

LIRE DANS LA 2<sup>e</sup> PAGE :

VISITE

DU BAVARD DE LYON

A

SARAH-BERNHARDT

Lire

La Silhouette

D'ELISA B.

PETITS ET GRANDS HOMMES

DU PALAIS

M. Perrin

M. Perrin, est le gendre de M. Brac de la Perrière. Comme M. Brac de la Perrière, il a un très grand talent et une très grande ferveur. C'est un attaché, je présume, à la croisade contre l'esprit moderne. C'est une foi vive, mais une foi sincère : il ne fait pas semblant de croire ; il croit. Son code a des parfums de missel.

Il naquit à Lyon, le 12 septembre 1839. C'est un doux jeune homme ; la légitimité a de ces paladins ; ils sont nés en pleine transformation sociale, ils n'ont rien vu, qu'un passé impossible. Ils vont vers ce passé, ils savent que leur roy est une réverie ; que le lys est devenu un serpent ; que le droit divin est le souvenir d'une splendeur disparue, ils n'en restent pas moins les chevaliers de la vieille cause. Ils seront d'une main nerveuse les flancs de leur chimère et ils vont d'où les peuples viennent ; c'est le retour aux traditions surannées. Ils ignorent que les peuples n'ont pas de ces reculs, que le progrès marche sans cesse et que l'histoire ne se recommence pas. M. Perrin n'est pas à blâmer ; loin de là : on doit l'admirer. Combattre en désespéré, n'est pas d'un politique habile ; mais c'est d'un soldat vaillant. Puis ce passé, avec ses palais écroulés, ses constitutions détruites, ses costumes ébréchés, à la majesté imposante de la ruine. M. Perrin est fou des débris qui jonchent le sol de l'humanité ; il ne voit point les villes nouvelles que la science fonde, ni la démocratie qui monte ; il ne voit que ces Palmyres d'un autre âge, que ces pierres sépulcrales encore debout et derrière lesquelles descendent lentement la monarchie légitime ; comme un autre soleil derrière l'horizon. M. Perrin est un archéologue de la politique.

C'est à Paris que M. Louis-Marie-Gabriel Perrin fit son droit. A vingt ans il se fit inscrire au barreau de Lyon. Son père était grand amateur de musique. L'Académie ayant admis dans ses rangs, le jour de sa réception il fit un discours sur la musique. M. Perrin est de race. Il compte parmi ses aïeux un conseiller de la Cour des monnaies. Il y avait encore une Cour des monnaies ; elle ne fut supprimée que plus tard, par Maupeou, qui la remplaça par un Conseil supérieur. Quand on rétablit les Parlements, on ne rétablit pas la Cour des monnaies, une sénatuscroule en tint lieu. J'appuie sur ces détails ; ils doivent être chers à M. Perrin. Ils datent du vieux temps où l'on instituait des Parlements, à la condition qu'ils ne fussent point trop de remontrances à la royauté. La Révolution, cette geuse, a simplifié les services ; elle a supprimé les Cours des monnaies, les Conseils supérieurs et les Sénatuscroules. Le Parlement est devenu le maître absolu ; car le Parlement, c'était la bourgeoisie. M. Perrin est né de ces bourgeois ; il n'a point l'esprit d'indépendance de ses pères. Ils ont fait la Révolution ; il la renie. Il compte aussi parmi ses aïeux un imprimeur célèbre, il doit le déplorer : le *Syllabus* crie : Anathème à l'imprimerie.

Son amour du passé n'ôte aucun mérite à M. Perrin. Nous nous rappelons encore son discours de rentrée, à la conférence des jeunes avocats. Il parla en jurisconsulte d'un autre jurisconsulte : Henrys. Le jeune homme promettait un maître ; il a tenu parole. Il devait faire sa route brillante ; c'est un travailleur infatigable. Il ne cherche point la popularité facile des petits scandales de Cour d'assises ; la lie des prisons ne le connaît point. Les délits criminels ne demandent pas de talent chez leur défenseur ; il n'a qu'à laisser parler

sa conscience ; c'est une affaire de sensibilité. Les procès civils, toujours obscurs, embrouillés par la négligence ou le désordre des deux parties, ne peuvent être confiés qu'à des jurisconsultes, possédant leur droit à fond. Le sentiment suffit souvent pour les premiers, il faut de la science pour les seconds. M. Perrin ne plaide que les seconds. Rarement, en première instance, on ne peut l'entendre qu'à la Cour.

Ce qu'est l'homme privé, nous ne l'osons dire ; le gendre a peut-être les scrupules d'un fils de la Cour. Il serait singulier qu'il nous traitât en police correctionnelle parce qu'il nous plaît de déclarer qu'il est homme de bien, et que ses collègues saluent en lui un avocat distingué et un gentleman accompli. Mais rien n'étonne. Comme M. Brac de la Perrière, il bondit peut-être sous la main qui le caresse. Pourtant, non : M. Perrin n'est pas un gentilhomme de la grande race, il n'a point les travers de l'ancienne cour. Il n'aura pas la mauvaise grâce de son noble parent.

Il vient d'entrer au conseil de discipline ; il s'agit de remplacer M. Rapet. Deux candidats étaient sur les rangs : M. Thévenot et M. Perrin. On choisit M. Perrin. Excellent vote ; c'est un hommage rendu à l'honnêteté et à la droiture. Il ne fera point de formes triomphales dans le conseil des réformes libérales et progressistes, mais il prêchera la vertu selon St-Louis. Après tout, cette vertu-là a son prix. Saint-Louis était un brave homme de roi, qui rendait la justice sous un chêne à Vincennes — Napoléon, au même lieu, la rendit dans un fossé. — Si nos rois modernes avaient les mêmes scrupules que le fils de Blanche de Castille, les frais de justice seraient singulièrement diminués. Décidément, M. Perrin a raison ; mais que deviendraient alors M. Perrin et les autres ?

Je n'ai point tracé son portrait ; vous l'avez entendu plaider, si vous êtes épris des causes savantes ; c'était à la Cour. Vous avez écouté cet homme petit de taille, très brun, très barbu, très maigre et très mordant.

M. Perrin est dévot ; il sert la messe ; il voudrait servir la Cour. Il fait, entre amis, le procès de la Révolution. Hier, dans toute la France, les paladins de l'ancien régime se sont librement attablés. S'ils n'ont pas restauré la monarchie, ils ont restauré leurs estomacs : l'œuvre à sa valeur. On a bu au roy ! Je ne sais si M. Perrin en était ; mais la conviction est qu'il devait en être. Nul mieux que lui n'est, homme de ce singulier procès entre l'esprit ancien et l'esprit nouveau. L'emphase est que le peuple, qui vote et fait des lois, se croit son maître. Et lorsque M. Perrin ouvre la bouche pour défendre la vieille royauté, il y a toujours une voix dans la foule pour lui crier : « Monsieur l'avocat, vous plaidez à ravir, mais voilà quatre-vingts ans que la cause est entendue ! »

DEVERGIER.

### LA RÉVERIE

A quoi penses-tu, la charmante,  
Quand le jour s'éteint à demi,  
Et qu'ayant écarté la mante,  
Tranquille comme l'eau dormante,  
Tu reposes ton front blême ?

A quoi penses-tu, fille d'Eve,  
Assise parmi ces cousins ?  
A quoi penses-tu ? dis, quel rêve  
Aussi divinement s'élève,  
Ainsi que deux vagues, tes seins ?

A quoi penses-tu, la plus folle ?  
Venise te doit un beau jour.  
Est-ce à la douce barcarole,  
Que tu chantas dans la gondole,  
Qui, pour pilote, avait l'amour ?

A quoi penses-tu, la mignonne ?  
Est-ce à ce *virelai* charmant  
Dont tu pleuras tout un automne ?  
Est-ce à ta chatte qui ronronne ?  
Est-ce à aux yeux noirs de ton amant ?

Qu'importe ? Tu penses, peut-être,  
A ton époux, à ton grand chien,  
Peut-être, à la nuit qui va naître,  
A l'étoile qui va paraître,  
Peut-être à moi, peut-être, à rien ?

KARL MENTE.

### LES TOILETTES

AUX REPRÉSENTATIONS

DE SARAH-BERNHARDT

Lorsque le nom de Sarah-Bernhardt apparut flamboyant sur les murs, le demi-monde sagitta. Les représentations de la superbe Dona Sol devaient égaler les premières du grand opéra.

Ces dames mirent en œuvre leurs Russes, elles déployèrent leurs batteries, et durant quelques jours elles se donnèrent un mal extrême pour sortir délicatement de la poche des messieurs très bien, les billets de mille nécessaires pour apaiser leurs ruineux caprices. Quand on ne régnait que par l'orgueil, on n'a qu'un rêve : éblouir. On fit donc une courtoisie à la mode, et dans les caquetages intimes on ne parla ni de ses amants, ni du *Bavard*, on fut tout entier à ses toilettes. Certaines cachèrent comme secret d'Etat la coupe de la robe projetée, ou sa garniture ou sa couleur. On ne saura jamais ce qu'on cotait de baisers faux et de louis d'or vrais les trois représentations de Sarah-Bernhardt.

Le grand jour est arrivé ; la salle est bondée. Le monde et le demi-monde sont confondus. Les femmes honnêtes ont des aspects de cocottes, en revanche certaines cocottes ressemblent à des femmes honnêtes. Rien n'est plus gracieux à voir : les éventails palpitent sur les seins comme des papillons sur les fleurs. Tranchant sur les affreux habits noirs, les couleurs claires des costumes, les bras nus, les gorges blanches, les fleurs, les diamants, jettent leur note gaie, chaude et capiteuse. On se montre du doigt tel personnage officiel se pavant au côté de Ninon qu'il paie fort cher. Et l'on raconte que Ninon, étant fille de ferme, appartenait pour rien au vacher du pays. On chuchote des noms, les femmes du monde lorgnent curieusement les femmes du demi-monde. Les plus hardies racontent des histoires sur les baroques des Trois-Etoiles. Et l'on entend : « C'est un horrible, chère belle ! Oh ! grand Dieu ! est-ce possible ? Trois à la fois, trois ! »

Petit Louis, que j'élevais sous mes jupons, m'a quittée ; il court une de ces gueuseries-là ; il faut avoir qu'elle ait du chien. — Oui, du chien, elles ont au moins le cynisme. Un peu de jalousie, un peu de vérité, les vilaines vertueuses critiquent les basses impures.

Annette Bassin est très élégamment mise. Elle porte un costume loutre, chapeau capote à panache ; costume sérieux et de bon goût. Annette est bien tenue. Tandis que la Dame aux Camélias mourait, elle pleurait. Marguerite Chailou, elle, riait aux larmes. Elle donne comme excuse qu'elle n'avait pas de mouchoir ; la vérité est qu'elle n'a pas de cœur. Mais on n'a pas besoin de cœur, quand on a une riche toilette : elle portait un costume surah crème, garni de roses jaunes. Le lendemain, à la représentation d'*Hernani*, elle portait un costume fourré à carreaux grenats ; sa petite figure chiffonnée disparaissait sous un énorme chapeau Directoire ; on eut l'illusion de Mlle Lange. On se demandait qui chiffonnait la souveraine ? Elle a vu d'un regard tranquille comment meurent les Marguerite Gauthier, elle ne sait pas quelle fin attend les Marguerite Chailou.

On désigne la baronne de Saint-Ouin à côté de sa fidèle amie, la vicomtesse de la Roche. Quel mauvais goût, baronne, il était affreux ce costume jaune en laine crème. Il est de mauvais goût de porter à la fois une jupe bleue, une taille rouge et un chapeau vert. On eût dit d'un perroquet. La vicomtesse a plus de cachet, son costume en satin noir est fort joli ; mais c'est toujours le même. Il faut varier un peu. Noblesse oblige.

Sous une capote en peluche bleue, apparaît Clémentine Grosjean ; elle n'est, ma foi, pas trop mal, dans son costume en satin violet, garni de petits bleus. Mais des bleus ! quelle idée de porter des bleus ? L'emblème de l'innocence plaît à cette femme.

Henriette Desaix dédaigne les parures des champs, elle arbore un superbe costume perlé de jais noir, qui fait valoir ses cheveux blonds. Des diamants scintillent autour d'elle, elle porte une étoile en brillants. Je ne m'imagine pas que c'est la étoile du bonheur. C'est peut-être l'étoile du berge.

Des petits jeunes gens font cercle autour d'une demi-mondaine. C'est Adrienne Roux, au milieu d'une cour d'enfants. Elle est la reine de moutons qui n'ont encore que du duvet. Une reine qui ne manque pas de distinction ; son costume laine blanc, garni de loutre, et son chapeau-capote sont assez élégants. Mais son costume d'*Hernani*, en

soie noire, avec taille de dentelle espagnole, lui sied mieux. Elle était décolletée ; ce décolleté plaît aux petits jeunes gens. A Lyon, on se décollette peu ; on est robor-montée. Et c'est une bonne fortune pour un collègue, qui ne se pâme jamais que devant des poupées en cire, de pouvoir s'exhaler devant une poupée en chair.

Maria, la petite Poupée, se sait petite. Pourquoi s'obstine-t-elle à se montrer à côté des géantes ? Elle fréquente la vieille garde. C'est du lilas qui se frotte au giro. Son costume était très riche, mais aussi très mal fait. Il était trop poudré pour sa taille. Un costume en velours noir, garni de moire, chapeau noir, avec une grande plume, un nœud dans le dos.

Son costume loutre d'*Hernani*, lui allait mieux. Il était en loutre, sans col blanc, la taille à revers en velours marine. Elle était décolletée aussi ; mais sous la taille, il n'y avait pas de col.

Si c'est la mode, nous le déplorons, un col eût mieux fait. Puis la petite Poupée n'avait pas de chemise, c'est inexplicable, les petites poupées, fussent-elles de treize sous, ont des chemises. Son chapeau était original aussi, il était flanqué d'un oiseau presque aussi gros qu'elle. Un pigeon, peut-être. Non loin d'elle, Marie Mayor, se pressait avec un costume grenat, et un chapeau avec plumes au côté ; elle n'était pas laide.

Sans Fanny Bombance, nous apercevons Ninette. Son costume a été déjà porté plusieurs fois, il est en moire avec revers blancs, une bande de dentelles blanches orne le col. C'est, de bon goût.

Ce qui n'est pas de bon goût, c'est de se pencher, ainsi que le faisait Jeanne Perrin, sur son cavalier. Elle n'était pas penchée, elle était couchée. Jeanne Perrin a des impatiences de jeune mariée. Elle est une nuit de noces ?

Pourtant, elle n'était point en blanc, elle portait une jupe bleu-pâle, toute garnie de dentelle avec cersage de velours foncé.

Si Jeanne Perrin se montrait, Jenny l'ingénue, elle, se cachait dans un coin avec l'homme de son choix. On causait du *Bavard*, on en disait beaucoup de mal. Jenny l'ingénue ne nous aime pas. Cela ne prouve pas qu'elle s'habille bien. Ce n'est point par pénétration que nous remarquons que son costume gris est horrible, que son fichu est tulle blanc, noué sur la poitrine, ainsi que son chapeau blanc, lui vont affreusement mal.

A rapprocher des deux blondes, Lucy Maïa et Louise Eyrat. Elles se promenaient ensemble. La cavalière fait mal les choses, décidément. Lucy avait un affreux costume : taille de velours, et Louise portait un chapeau garni de dentelles qui n'était plus de saison. Et son costume de satin noir lui allait très mal. Il faisait dans le dos des plis désastreux. Quand on a la prétention de régner par le chic, il faut en avoir.

Lucie Meunier a plus de goût, elle portait, pour la *Dame aux Camélias*, un costume noir et un chapeau — capote ; pour *Hernani*, un costume noir perlé. Elle s'habille bien. Ce n'est pas un compliment que nous lui faisons. Elle pourrait répondre comme l'héroïne de Grevin, à qui l'on disait :

« Vous êtes jolie ! — Il faut bien que je le sois. »

L'altière Céline Chailou ne parlait à personne, elle regardait les belles petites d'un air indigné. C'est une femme sérieuse, Céline Chailou ; du moins elle pose pour cela. Elle arborait un costume gris-fer, et un chapeau garni de plumes grises. Son costume, noir du deuxième jour, était en grenadine.

Nous avons vu au Casino le costume en moire marron de Céline Moutier.

Adèle Desanges est convenable dans son costume gris à brandebourg et Clotilde la femme de feu, porte une bien médiocre toilette. Son chapeau garni de jaune est affreux.

Ma mère m'attendait portait un modeste costume en laine ordinaire. La raison vient avec l'âge. Elle dédaigne les colifichets. Fanny Bombance se promenait avec un cavalier et étalait, ravie, son costume moire, et son grand chapeau Niniche, avec un oiseau en brillants sur le côté. Son deuxième costume en soie claire est très joli.

Trois jolis aussi le costume moire garni, avec son grand col en guipure blanc, en forme de cœur sur sa robe, que portait Jenny Jackson.

Notre belle ennemie, Josephine Odet, s'est proménée au foyer dix minutes devant une glace. Elle semblait songer aux trois futures.

Notre impartialité nous oblige à dire que ses toilettes ne manquaient pas de goût. Elle était fort bien mise, avec son costume de loutre sérieux. Et son costume grenat, avec chapeau grenat, était également splendide. La belle a fait bien des frais. Elle espère peut-être que les procès du *Bavard* les paieront.

C'est Perrotine, toute en noir... garnie de jais, très distinguée. C'est Pauline Des-georges, avec son costume gris, garni de perles en acier, du meilleur goût.

Tonine Françon pleurait à chaudes larmes. Ce n'étaient point les infortunes de la maîtresse d'Armand Duval qui lui brisaient le cœur, mais un de ses amis se permettait des assiduités auprès de Jenny l'ingénue. Son costume crème, garni de peluches, son chapeau noir, garni de lilas blancs, étaient du meilleur effet.

Un vilain costume, par exemple, c'était celui de Pauline Boiffé, son premier était celui d'Annette n'est point d'un meilleur ton, il est en laine à carreaux jaunes. C'est une robe de 25 francs. Son chapeau Niniche est connu depuis un an. Annette ne place pas chez la costumière, elle place chez le marchand de vin. Quelle bacchante ! Que le costume de satin noir seyait mal à Clotilde. Cette fille n'a pas de cachet. Son chapeau perlé noir est trop grand et son corsage lui va horriblement mal. Louise Berger, elle aussi, est descendue boire. Nous la retrouvons dans la salle Indienne. Elle n'est pas mal vêtue. Son costume de velours violet évalue est très joli, sa toque est soigneusement assortie à sa robe. Le jour d'*Hernani*, elle portait un costume grenat, en velours, et toque avec panache. Elle entend pour les toques, elle est toquée de toques.

En remontant, nous rencontrons Marie Bourdy dans un élégant costume noir, mais avec un vilain chapeau ; et Jeanne F... dans un costume très coquet et lui allant très bien. Anna Oberly a des diamants, de la dentelle espagnole. Son costume est tout en dentelles.

Nous ne parlerons point de la pièce. Nous ne dirons rien du talent de Mlle Sarah-Bernhardt, c'est affaire à mon ami de St-Savin. Pour moi, modeste chroniqueur de modes, le spectacle était dans la salle, et les actrices de la comédie étaient les demi-mondaines, assises dans leur fauteuil.

Je ne décerne pas d'éloges. Si les costumes sont beaux, c'est que les amants sont généreux et que les couturières ont du goût. Nos belles petites ne savent rien faire de leur propre initiative. Elles ne savent même pas coudre un bouton à leurs manchettes. On remarque leur costume et on blâme celles qui sont de mauvaise tenue. Elles sont filles du caprice, elles étourdissent, elles doivent briller. On ne demande aux filles du peuple qu'un ruban et un col uni ; on demande des dentelles, de la soie, des diamants à Margot. C'est son rôle de porter tout cela. Elle ne plaît que par ce qu'elle a l'air, non par ce qu'elle est. Elle n'a pas le droit de manquer de goût.

Il faut que la richesse de l'écrin fasse oublier la pauvreté de la perle.

A. DE LATOUR.

### LA VOGUE DE LA CROIX-ROUSSE

C'est bien toujours un peu la même chose : rien ne ressemble tout à une vogue qu'une autre vogue. Ce sont toujours les mêmes barbares, les mêmes pitrises, les mêmes frites en plein vent, les mêmes femmes avec ou sans barbe, les mêmes diseuses de bonne aventure contant le présent, le passé, l'avenir, et montrant le portrait de la celle que l'on aime. La vogue de la Croix-Rousse c'est la vogue des Brotteaux, c'est la vogue de la Guillotière, c'est la vogue de partout, mais tout bon lyonnais ne doit pas manquer une vogue. Ce sont des fêtes qui changent d'attrait en changeant de place. A peu près comme margot qu'on toise avec dédain bonne d'enfant et qu'on salue jusqu'à terre bonne de brasserie.

La Ficelle.

Flâneur par goût : dimanche j'ai quitté mon cinquième de Bellecour, j'ai suivi paisiblement les grandes voies et je suis arrivé à la ficelle. Cette légendaire ficelle qu'on dit des vieux lyonnais fait le tour du monde. Il y avait foule au guichet, si je me suis amusé, faute de mieux, de la figure étonnée d'un monsieur qui pesait trois cents, obligé de présenter au tourniquet son ventre rebondi. Un coup de sifflet ; nous montons, j'ai pour voisin une voisine pas trop mal, qui n'a qu'une peur, — elle en fait la confidence à un monsieur à lunettes d'or, — c'est que ça casse. Heureusement ça ne casse pas, et nous débaryons sur le plateau de la Croix-Rousse. Nous saluons la patrie des tisseurs, que des gens qui se piquent de bon

goût s'abstiennent à appeler des canuts. Et nous voyons la vogue, la fameuse vogue. Il y a un monde fou ; je puis bien l'avouer, j'en étais.

Dans l'air s'élève une odeur de mauvaise friture, salinée de poussière, c'est la seule chose qu'on avale et qui ne coûte rien. Je me promets de m'amuser. L'histoire, quel que jour cherchera dans mes fantaisies les documents incontestés, je lui dois toute la vérité, je ne lui ferai pas grâce d'une baraque.

Je compte ma fortune : vingt six sous. C'est un trésor inexprimable. Le Juif-Errant a fait le tour de la terre avec cinq sous, je puis bien faire le tour de la vogue avec vingt-six. Je suis le monde, puisqu'on s'amuse, on doit rencontrer des belles petites, je coudoie Marguerite la souriante. Elle s'est arrêtée devant un jeu de porcelaine. Elle a déjà tiré deux coups ; mais sans succès. Marguerite est une femme d'ordre, elle a rêvé de monter son ménage en gagnant des gros lots. Ce qui est un moyen d'une économie douteuse. En dépensant vingt fr. on finit quelque fois par gagner un objet de quinze sous. Il n'y a pas que Marguerite qui se paie cette étrange fantaisie ; je sais des femmes honnêtes, petites ménagères économes de leur argent et de leur vertu, qui partagent les préventions de ma demi-mondaine. Et Marguerite tourne toujours, enfila elle a gagné, on lui délivre un bol, — si je ne m'abuse. — Il y a un œil au fond. Elle en rit comme une folle, est-elle n'ingénue pas la belle. Il ne saura rien que d'autres ne sachent. Elle rencontre Lucie Maïa et Théo. Ce sont des rires qui éclatent comme une fusée, on ne gagne pas ces choses-là, ma chère. Et Lucie tire aussi, la roue tourne ; du premier coup elle gagne une curette. Lucie baisse doucement les yeux, je dois à la vérité de dire qu'elle n'emporta pas son lot, pourquoi ? je l'ignore. Une petite ouvrière de seize le gagna et ma foi le prit sans embarras. Et philosophe peu profond, je médiais quelques secondes sur le cas de ces deux femmes, comment est-elle utile qui fit rougir la demi-mondaine, ne causa-t-il nul émoi à la fille du peuple.

Moi aussi, j'ai tiré, à tout coup l'on gagne. Mais la vendeuse, cinq sous la partie : perdu monsieur, j'allais me fâcher, — vous n'avez dit : à tout coup l'on gagne. Certainement monsieur, quand ce n'est pas vous qui gagnez, c'est moi, je ne vous trompe pas ; à tout coup l'on gagne. Je l'aurais croquée cette marchande, avec cela qu'elle semblait devenir qu'il ne me restait plus que vingt-un sous.

Je me croise avec Maria la petite Poupée, deux monsieurs la suivent. — Pas mal, mais trop petite. — Si elle est trop petite, c'est une raison pour la soulever.

Quel tapage. Un bruit de ferraille, de vieux cuivre, une orgue de Barbarie qui est plutôt un orgue barbare. Je reste ébahi, on montre des automates. Il y en a qui ressemblent à un sénateur français. On les remonte et à l'heure fixe, il dit une bêtise. Il y a une cocotte, qu'on jurera vivante. Une poupée, elle s'assied, fait la révérence, et porte son mouchoir à sa bouche, il ne lui manque plus que de dire : je t'aime. A ce qu'il paraît qu'elle le disait jadis, mais la mécanique est cassée, c'est grand dommage. Les messieurs très bien trouveraient l'illusion complète, et pourraient certain soir l'inviter à souper. Un habitué des vogues m'a affirmé que cet automate était vivant : ce serait Clotilde, je n'ai pas vérifié l'exactitude du fait. Puis je ne connais pas Clotilde.

La baraque des crêpes

Le plus drôle c'est la baraque où l'on fait des crêpes. Marie Mayor fait remarquer un marchand qu'il doit en vendre beaucoup moins depuis qu'on a supprimé les tambours ; elle a entendu dire que pour les enterrements on mettait des crêpes dessus. Le marchand n'a pas bronché, j'en vois de nos élégantes, attablées le plus naturellement du monde : elles aiment cela parce que c'est mauvais ; on n'en fait pas de comme ça chez Matossi. Piquette adore les beignets au sucre. Essai vendit son droit d'aïnesse pour un plat de lentilles : Piquette vendrait sa vertu pour un plat de beignets. Je remarque qu'un monsieur dont les cheveux sont plaqués sur les tempes, s'éloigne précipitamment. Je ne sais rien de précis sur ce monsieur si ce n'est qu'il s'appelait Alphonse et que ça sentait la friture. J'ai goûté à la marchandise : trois sous grâce à ma gourmandise, il ne me reste plus que dix-huit sous.

Je me croise avec ma voisine de la ficelle, elle est toujours avec le monsieur aux lunettes d'or. Elle semble très émue, je crois que ça a cassé.

Un saltimbanque fait des tours de force Clémentine Grosjean qu'elle regarde trouve que ce n'est pas malin. Elle a marché, elle aussi, sur la corde raide du caprice et sans balancier enlever quelque chose énorme. Il saisis Josephine Odet à bout de bras, et la présente à la foule à bout d'éloges, Joséphine ne se déconcerte pas : « Vous faites le mirifique parce que vous m'avez enlevée : vous n'êtes pas le premier, allez. »

« Un petit jeu franc et loyal, la fortune, c'est une maison de campagne, ici des billets de







choses là. Le pauvre garçon volait satis-  
faire ses caprices : il vola. Il vola pour cette  
femme. A vingt ans la prison le guetta.  
Elle l'a rendu ces jours-ci. Elisa raconte  
ces choses sans sourcil, en fumant tran-  
quillement une cigarette, les coudes sur  
son canapé. Un jeune homme dont sa fan-  
tasiaie a souillé la vie. Qu'est-ce ? tout au-  
plus un incident dont on se rappelle quand  
on a le temps. Pauvre fou, va ; les jeunes te  
comprendrent, mais les vieux te blâment.  
Comment as-tu aimé Elisa ? Qu'allais-tu  
faire dans cette galère ? Ce n'était point une  
méchante fille, mais elle ne sait pas, elle,  
ce que coûte un louis d'or. Elle n'a jamais  
fait œuvre de ses dix doigts. Et l'argent n'a  
de valeur que pour celles qui le gagnent.  
Elisa est un gouffre. Tu y as jeté ton cœur  
tu y as jeté ton or, tu y es jeté ton honneur.  
De ce triple désastre tu n'as rien su sau-  
ver.

Elisa, qui rêve à ce passé envolé est tou-  
jours aussi souriante, et si par fois elle songe  
à ce pauvre enfant flétri par elle, c'est  
quand un de ses amants ressemble à celui-  
ci.

Elle est devenue grande dame à Lyon.  
Elle a été bonne chez le père Papat, mais  
peu de temps. La fortune lui a souri. Elle  
frôna sans Broutteux. Tous les soirs elle  
traverse le pont et descend en ville. Belle  
court lui ouvre ses portes toutes grandes.  
Elle est une de celles que l'on cite souvent.

Elle ne manque ni d'élégance, ni de dis-  
tinction, elle porte de fort jolies toilettes.  
Avec sa figure étonnée, éveillée, vive  
comme un écourenil, elle plaît. Beaucoup le  
lui disent, elle veut bien le croire tout bon-  
nement. Peut-être n'est-elle légère que par bonté.  
On lui demande un baiser, elle en donne  
deux. Elle en donnerait même sans qu'on  
lui en demandât.

Elle n'est point sottise, ni point hautaine,  
elle n'a pas les travers de sa race, mais  
elle est infidèle par principe. Elle trompe  
pour tromper. C'est Mlle Musette. Elle n'a  
point de scrupules et ce n'est pas elle qui  
aurait caché à Lanette l'adresse de Sylvia.

J'ai dépeint cette étrange fille, si pâle,  
avec des yeux qui brillent comme deux li-  
sons ; si libre dans ses propos, et dans ses  
amurs. On parle de la voix de Dona Sol,  
c'est une lyre dit-on. La voix d'Elisa B.,  
rien d'une lyre, grands dieux. A moins que  
ce ne soit de la lyre du faubourg, les jours  
de paie.

Mais Elisa, qui a l'esprit de ceux qui ne  
cherchent point à en faire, dit avec son  
effronterie de mûrier sans pudeur, et son  
toute heureuse de faire un calembour :  
« Mes amis, ne me raillez point, j'ai  
cherché une bonne voie, mais je n'ai jamais  
pu la trouver. »

HECTOR.

## ÉCHOS DE LA PROVINCE

## Saint-Etienne

Notre chère collaboratrice Elisa, nous  
annonce qu'elle sera rétablie dans quelques  
jours.

Elle espère reprendre, jeudi prochain,  
ses correspondances si intéressantes.

Nos belles Cocottes sont dans la plus grande  
désolation : nos régiments de lignes et nos  
dragons quittent Saint-Etienne dans quelques  
jours ; aussi, Madeleine et Rose (les deux  
sœurs), ainsi que Madeleine l'Absinthe,  
cherchent à faire de nouvelles conquêtes ;  
il faut croire qu'elles n'ont pas encore  
réussi, car nous les avons aperçues, rue,  
Pralre, à la recherche d'une nouvelle po-  
sition. Auront-elles décidé de devenir  
pensionnaires ? Ces dames seront-elles assez  
bonnes pour nous faire savoir ce qu'elles  
auront décidé ?

Espérons que Bonardel fera son possible  
pour retenir ces gracieuses abonnées, au  
besoin Bernex et un professeur lui vien-  
draient en aide.

Nous félicitons les Stéphanois au cou-  
rant de cette affaire.

## Chambéry

Maria-Louise des Lilas nous fait l'hon-  
neur de nous écrire. Voici sa lettre que  
nous insérons en respectant son ortho-  
graphe :

Monsieur le directeur,  
La prose de Mlle Charlotte a vu le jour ! Tant  
mieux, j'en suis fort aise. Mais ce qu'il y a de  
plus regrettable c'est que les éruditions de  
cette grande dame ne soient pas un peu plus  
variées et un peu plus convenables.

Ses attaques injurieuses n'ont pas grand effet,  
mais je ne puis cependant laisser passer tant de  
calomnies sans répondre à cette incomparable  
vadroille.

Cette intéressante personne moins que jamais  
ne doute de rien. Elle a encore des impressions  
et une légère dépression de la cervelle.

A Chambéry, ville qu'elle désigne, elle au-  
rait pu, dit-elle se mettre aux enchères, un pa-  
reil moricaud, n'est-ce pas, je crois assez ap-  
préhensif pour faire acheter les prix.

Une telle prétention ne saurait avoir aucun  
effet pour quelqu'un qui connaît les chambé-  
riens, et à mon tour je rougirais pour eux si  
toutes fois il était vrai qu'ils eussent des goûts  
aussi dépravés, au moins le cas en vaudrait la  
peine.

Charlotte la Vadrouille d'aujourd'hui était, il  
y a quelques années, la gardeuse de chèvres de  
la montagne.

Elle ne se souvient donc pas que la première  
paire de souliers à bouts carrés et forés de gros  
clous qui lui servait de pieds noirs et cailloux  
étaient ceux qui furent témoins de ses débuts  
galants dans le monde civilisé.

Le petit fêta en indienne qui lui serrait le  
cou et formait une pointe dans le dos n'était pas  
moins un vilain déconforteur de l'origine de  
notre héroïne, à ce moment comprenait-elle bien  
le sens des paroles qu'elle employait : « ne  
pas savoir habiller », je n'en doute, mais au-  
jourd'hui, elle a fait des progrès, aujourd'hui  
c'est une belle personne.

Cette dédaigneuse Venus Ottentotte a horreur  
du service. Ma sœur et moi lui inspirons le mé-  
pris parce que, d'après elle nous aurions été cuis-  
sinières et bonnes d'enfants, choses qui n'ont ja-  
mais été, mais le cas échéant, ce sont des em-  
plois honorables et honorés.

Elle qui, par un heureux hasard a pu quitter,  
il y a quelques jours, le harnais de la servitude,  
harnais qu'elle a traité toute sa vie, sans ver-  
gogne ne manque pas de le publier, on sait que  
son travail avoué à consister à servir dans les  
brasseries et qu'en ce temps, moins fiers que de-  
puis qu'elle a les coudées franches, elle acceptait  
avec bonheur les deux sous de pourboire  
que je lui offrais.

Maintenant femme du demi monde, fière de  
titre elle passe à la toise celles qui savent  
mieux le porter qu'elle et qui en offrent tous  
les avantages, pour en finir qu'elle compare sa  
lèvre avec celle de Françoise Des Lilas.

J'aime à croire que dorénavant cette créature  
nous fera le plaisir de ne plus s'occuper de  
nous.

Acceptez à l'avance, Monsieur le directeur,  
tous mes remerciements.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Maria-Louise Des-Lilas.

On nous écrit :

Monsieur le rédacteur,  
Je ne puis laisser partir sans tracer son por-  
trait une de nos vieilles folles qui, si elle n'est  
pas des plus jolies, est au moins des plus répand-  
ues. C'est encore d'une Louise qu'il s'agit.

La belle enfant, je dis belle pour lui être  
agréable, a pour protecteur sérieux un de nos  
financiers qui a en elle la foi la plus aveu-  
glée et la moins justifiée ; c'est pourquoi il se  
trouve un nombre de penards, croyant diriger  
une affaire à son compte, il est tout simplement  
à la tête d'un régiment d'adonnaires. Cet em-  
pressement à y placer des fonds s'explique par  
l'erreur des souscripteurs qui croient peut-être  
aller les déposer à la Trésorerie, qui se trouve  
anciennement dans la même allée. Car le  
physique de la Louise en question n'a rien d'ap-  
pétissant. C'est une petite blonde à l'air com-  
mun, taille épaisse, figure rougeâtre et plate  
de servante de campagne. N'étaient ses toilettes  
prétextuelles et de mauvais goût, on la pren-  
drait pour une simple villageoise dans les sta-  
tions au cabaret ont allumé le teint.

Le moral, elle est méchante et bête ; sa bêtise  
vient de son caractère, de son éducation, de son  
éducation pas, du reste, de jeter de la poudre  
aux yeux de son protecteur, car elle n'ex-  
clut pas la ruse, et puis, un sot, et à plus forte  
raison, une sottise, ne trouve-t-elle pas toujours  
un plus sot qui l'admire et le croit ?

Sa méchanceté est bien connue ; la consom-  
mation vraiment effroyable d'amies à laquelle  
elle se livre le prouve surabondamment ; elle ne  
favorise pas de ses bonnes grâces la même pen-  
sée longtemps. Cette année, c'est d'abord été une  
vieille femme aux cheveux grisés, venue de  
Joigny à la suite des dragons ; ensuite, une pe-  
tite courtisane qui n'aura, certes pas, retrouvé  
sa virginité avec elle, puis Constance, fruit nou-  
veau qu'on dit déjà bête, et enfin une autre  
Louise, La Pompière.

Nous retrouverons chacune de ces dames sé-  
parément.

C'est peut-être le désespoir d'avoir épousé  
toutes ces connaissances féminines qui l'engage  
à aller à Paris à la recherche de son capitaine.  
Mais qu'elle y prenne garde, elle pourra y trou-  
ver un cercle plus étendu de relations avec cel-  
les qui comme elle se dévouent au soulagement  
de l'humanité ; mais pourra-t-elle rempla-  
cer son troupeau d'adorateurs ? Il est si  
doux de faire des heureux, pourra-t-elle se  
redonner à n'en plus faire ? Elle a trop de délica-  
tesse, de sentiments et de bonté à cœur pour  
cela, en voici la preuve : à la fin de sa scur,  
pour ne pas rester sous le toit où elle venait de  
perdre qu'elle aimait le plus, elle alla passer  
la veille mortuaire dans la chambre d'un offi-  
cier, d'où les voisins la virent sortir avec stu-  
peur le lendemain.

Du reste elle ne voudrait pas dire un adieu  
sans retour à ces belles parties de campagne  
que cet été elle faisait à Chalomp avec son amie  
Constance et deux échappées du collège.

Je ne pense réellement pas qu'elle puisse  
prendre une détermination qui ferait verser tant  
de larmes, mais si la destinée l'entraîne à de  
nouveaux succès, si ce qui est peu probable elle  
arrive à prendre rang parmi les demi-mondai-  
nes de la capitale et que comme ses futures  
camarades elle fasse peindre des armes sur son  
corps, et arbore sa devise au fronton de son  
hôtel, j'ai l'engagement à prendre la suivante qui  
pourrait également lui servir d'enseigne : A-  
mons, amons.

LE SPHINX.

Nous recevons plusieurs autres lettres  
de Chambéry, que nous publierons dans le  
prochain numéro.

Vienne

Nous avons reçu la lettre suivante de  
Vienne :

« Monsieur le Rédacteur du Bavar, »  
« Depuis le tan que vous parlez des jolis  
femmes de Vienne, vous n'avez pas encore  
songé à moi. »  
« Ca m'étonne et je vien vous prie d'y  
penser, car il me tarde d'être mise à jour  
par votre populaire journal. »  
« Signé : Antoinette G. »

Est-il possible, ma chère amie, que le  
Bavard n'ait rien publié de vos fredaines ?

Ma foi, oui, nous nous en apercevons en  
feuilletant les numéros parus jusqu'à ce  
jour, et nous en trouvons la cause dans  
votre acte de naissance qui nous tombe  
sous les yeux en parcourant votre do-  
sier.

Eh ! oui, ma pauvre Antoinette, nous ne  
nous occupons guère des femmes comme  
vous, qui sont nées en 1845.

Nous avons toujours considéré les mon-  
daines de cet âge comme des Old Nick, et  
voilà tout simplement pourquoi on n'a pas  
parlé et on ne parlera pas de vous.

Vous faites pourtant tout votre possible  
pour paraître jeune et vous n'épargnez pas  
le maquillage.

Hélas ! rien à faire quand les ans pèsent  
sur soi.

Soit dit en passant, cela ne vous empê-  
che pas de vous faire prendre pour une in-  
génuité quand l'occasion se présente (as-  
tu fini) ?

Nous avons pu nous en rendre compte  
plusieurs fois en vous rencontrant à Lyon,  
au bras d'un ami qui n'est pas celui du ca-  
fé Lavadière.

Ah ! cela vous étonne que nous sachions  
cela ?

Mais aussi, pourquoi diable, choisissez-  
vous notre ville pour y faire acheter les  
cadeaux que vous savez demander d'une  
manière si éloquent.

Vous avez l'intention de venir à Lyon,  
dici peu ; méfiez-vous, votre fabricant est  
sur ses gardes.

Du reste, nous le préviendrions. foi de  
Bavard, si vous recommenciez vos ex-  
ploits.

A bon entendre, salut.

Et votre jeune sœur Adrienne, quand  
donc va-t-elle changer de costume ? Serait-  
elle brouillée avec son vieux patriarche ?  
Votre robe, couleur émeraude, charmante  
enfant, commence à être remarquée par les  
promeneurs du cours Rostan ; et quand  
on vous rencontre, on chuchote tout bas.

Allons, une petite visite à votre tailleur  
pour vous faire faire une robe qui ne sera  
pas de connaitre. Et puis, les vingt-huit  
jours sont terminés, le jeune tuteur  
qui en revient est très disposé à vous ga-  
gner, et vous savez qu'il peut appuyer son  
amour de quelques louis ; si vous avez be-  
soin de conseils dans cette circonstance,  
adressez-vous à votre amie Antoinette ou  
à vos amies Jenny et Anna A., qui vien-  
nent poser pour des femmes chics...

Mais assez pour aujourd'hui, nous re-  
viendrons bientôt sur ce sujet.

Amélie Goularet, dite la belle grêle, a  
eu une forte altercation avec son cavalier,  
retour des grandes manœuvres. Celui-ci  
avait chargé un ami dévoué de veiller sur  
la conduite de la sirène, et il paraît que les  
rapports n'ont pas été en sa faveur.

La belle avait profité de l'absence de son  
protecteur pour voltiger à son aise, partout  
où elle entendait chanter des serins.

Bref, Amélie a su prouver par des argu-  
ments décisifs, que c'était elle qui avait  
raison, et le nabab en uniforme a été con-  
vaincu.

Le Bavard aussi est convaincu..., mais  
pas de l'innocence de la grêle. Il aimerait  
mieux croire à l'embonpoint de Sarah Ber-  
nardt.

A la semaine prochaine.

Tout à vous  
Jonathan PLUPERSONN.

## Valence

On nous fait part des attaques dont nous  
sommes l'objet de la part d'un petit jeune  
homme de Valence.

Que nos amis se rassurent, si le monsieur  
en question ne reste pas tranquille le Ba-  
vard mettra son pavillon en berne et il ra-  
contera certaines histoires qui feront bien  
rire.

Maria Gauthier de Lyon, nous écrit  
qu'elle nous donnera certains renseigne-  
ments sur un jeune homme de Valence qui  
s'appelle le Bavard.

Lecteurs, vous allez vous amuser.

Il y a eu bal-concert au café du Petit-  
Glacier de Mlle Philomène B., en présence  
de la grosse Marie B., de son nabab et  
d'autres notabilités du demi-monde. Il y  
avait deux musiciens distingués, un tam-  
bour de Basque et un fifre. La Frisole a  
dansé un chahut national.

Charlotte Corday pourrait-elle nous dire  
pourquoi elle a été obligée de se lever à  
quatre heures du matin, lundi dernier,  
jour du départ des réservistes.

Jeanne et son amie Pauline doivent re-  
tourner sous peu à Lyon.

Elles ont fini leurs vingt-huit jours.

On annonce la réapparition dans notre  
ville, de Louise P., la lichouse.

Louise qui avait fait connaissance d'un  
prince suisse, est restée quelque temps  
dans son sérail de Zurich, mais la nostal-  
gie l'a décidée à abandonner l'Helvétie.

Louise hésite à partir pour Lyon, elle  
s'embarrasse sur le Serpent de la Loire,  
qui va bientôt remonter le Rhône.

Léontine L... ne rentre plus chez elle  
qu'à sept heures du matin. Pourquoi ?

Elle vient encore de changer de quar-  
tier. On peut dire qu'elle a habité dans tous  
les quartiers de Valence.

La grande Irma est partie depuis quel-  
ques jours pour Paris en compagnie de son  
nabab.

Ce voyage à plusieurs buts :

Elle s'est imaginée de faire croire à des  
maîtres que, par suite des faveurs qu'elle ac-  
corde à de hauts personnages de la localité,  
elle est à même d'exercer un pouvoir  
occulte et mystérieux.

Bientôt elle fera croire que c'est à elle  
que MM. les cafetiers doivent leur permis-  
sion de minuit.

Elle déclare qu'elle va employer son cou-  
rours pour le rachat du pont de Valence,  
pour l'établissement d'un tramway reliant  
Valence à Saint-Péray.

Elle s'occupe aussi de Chabeuil, son pays  
natal, où elle rêve de se faire éléver une  
statue.

Dire que nous avons vu Irma en jupons  
court, en sabots et sans bas ! Quelle  
chance et e a eu de supplanter cette pau-  
vre Julie.

## Privas

Les articles publiés dans les numéros du  
Bavard des 22-29 septembre ont révolu-  
tionné notre bicherie et fait fureur dans  
Privas, surtout celui inséré dans le dernier  
numéro concernant la blonde Léonie et  
faisant connaître la scène qui a eu lieu le  
21 septembre. A ce sujet la fureur de cette  
belle impudique, lorsqu'elle a eu connais-  
sance dudit article, est arrivée à son apogée  
et par suite on craint pour sa raison  
qui est un peu chancelante depuis son plume-  
t.

On nous assure qu'elle serait disposée à  
arracher les yeux du vilain qui a com-  
mis des indiscrétions vis-à-vis de son ai-  
mable personne.

Patience, belle biche, ne vous effarou-  
chez pas pour si peu et calmez-vous de  
grâce pour ne pas altérer votre précieuse  
santé car vous en verrez bien d'autres en-  
core si vous continuez.

Pourriez-vous nous dire la tête que fai-  
sait votre ancien ami lorsqu'il est allé le  
quérir pour qu'il vous conduisit chez vous ?

Nous doutons que vous vous en souve-  
niez, votre plumet était colossal.

On nous annonce que des larmes de cro-  
codile se sont fait jour à travers les pau-  
pières des étoiles plus ou moins lumineuses  
qui font constellation dans le Ciel Privai-  
sois. Nous désirons ardemment que ce  
soient des larmes de repentir.

Maria la Lyonnaise se dispose à nous  
brûler la politesse si nous en croyons plu-  
sieurs de ses amis.

Nous désirerions savoir où son vol ra-  
pide la conduira percher.

Se dirigera-t-elle vers son ancien nid ?  
Nous ne pouvons le croire car celui  
qu'elle sait pourrait bien dans un trans-  
port de joie en la voyant, se servir des  
cornes de cerf, qu'elle a eu la générosité  
de lui donner en souvenir tant sa sollicitude  
était grande, pour lui inculquer les senti-  
ments incandescent de ses charmes plan-  
tueux ne manqueraient pas de faire re-  
naître dans son âme.

Maudite Bavard, va, tiens-toi bien car tu  
viens d'être vué aux diex infernaux.

Maria Lacaque en lisant l'article la con-  
cernant a changé trois fois de couleur.

Elle est furieuse que l'on s'occupe d'elle  
maintenant qu'elle prétend avoir acheté  
une bonne conduite.

Malgré le conseil qui lui en a été donné,  
elle persiste, en refusant de s'introduire du  
coton dans le corsage, à laisser supposer  
qu'elle a été amputée.

Nous pensons toutefois qu'elle reviendra  
bientôt à de meilleurs sentiments.

## Mâcon

Antoine D. et Eugénie la cigale pour-  
raient-elles nous dire où elles allaient,  
la semaine dernière, quand on les a rencon-  
trées sur la levée de la Magdeleine. Toutes  
deux paraissaient bien gaies et Antoine ne  
songeait guère qu'on aurait bien pu l'ar-  
cèder au pied du pont pour lui demander  
des explications sur le but de cette prome-  
nade.

Allons chère belle, un conseil, n'allez pas  
si souvent en partie fine à la Serve Gaché,  
car votre protecteur finirait peut-être bien  
par s'apercevoir de tout ce que votre con-  
duite a d'anormal.

## Firminy

Maria Raie nous adresse la lettre sui-  
vante :

Monsieur,

Étant une lectrice assidue de votre jour-  
nal depuis son apparition, je ne puis m'em-  
pêcher d'en devenir une collaboratrice, si  
toute fois vous jugez convenable les rensei-  
gnements que je pourrais vous fournir.

Comme compatriote des Maria Fine, des  
Victorine la pâle, et des deux sœurs Jeanne  
et Marguerite P. je me ferai un plaisir de  
vous donner quelques renseignements sur ces  
demi-mondaines.

Pour cette semaine occupons nous de la  
bonne du café Blancard, qui, si on l'écoutait,  
ne serait comme de personne ici ; cela est  
peut-être possible, mais pourrait-elle en  
dire de même de Saint-Etienne, où elle a  
habité en compagnie d'une contrebas-  
sade dans un établissement de concerts.  
Cet ange-déchu ferait bien aussi de ne pas  
tant faire poser les jeunes gens qui lui ont  
offert du champagne, elle devrait bien  
comprendre que par le temps qu'il fait il  
pourrait attraper des rhumes ce qui n'est  
pas trop agréable. Il est vrai que d'après  
elle les jeunes gens lui ne sont pas très  
polis, mais quand l'on est, comme elle ; une  
femme d'argent on n'y regarde pas de si  
près.

Pourquoi Marie G... (retour de Saint-  
Etienne) donne-t-elle toujours ses rendez-  
vous à un jeune homme sous les platanes ?  
Elle ferait bien de les donner ailleurs car  
son pharmacien pourrait bien finir par  
s'en apercevoir, et si tout cela se gâchait,  
il s'ensuivrait des dégoûtements qui ne se-  
raient pas avantageux pour elle. Son pro-  
tecteur n'est pas sans savoir qu'à ce jeune  
rosier qui ne fait qu'apparaître dans le  
monde il faut une surveillance active, char-  
mante Marie ne termine pas vos rendez-  
vous avec votre dessinateur dans l'allée  
conduisant à vos appartements, vous pour-  
riez lui faire attraper une fluxion de poi-  
trine, et vos baisers réveilleraient souvent  
les voisins.

Je viens d'apprendre qu'elle a accepté  
la proposition que lui ont faite des jeunes  
gens, conseillé par moi, pour lui faire  
remplir un rôle dans une pièce théâtrale  
qu'ils doivent jouer dimanche prochain, à  
Saint-Didier-la-Sauve. A une autre se-  
maine de plus amples détails, et sur le  
succès qu'elle aura pu remporter, car d'a-  
près le rôle qu'elle joue avec son pharmaci-  
en, je ne doute pas de son talent de co-  
médienne. Saluons, en elle, avec espérance  
une future Sarah-Bernhardt.

Tout à vous,

Maria Raie.

## Grenoble

Théodulie petite brune au nez bombé,  
est toute heureuse de ce que l'on parle  
d'elle dans le Bavard ; elle prétend que ça  
la pose et qu'elle a du succès.

Nos compliments Madame, et nous som-  
mes si de bonnes gens, que pour vous satis-  
faire nous vous consacrerons encore quel-  
ques lignes.

En attendant belle enfant, nous vous en-  
gageons vivement à aller passer trois mois  
à la campagne, et cesser la vie que vous  
menez depuis quelques temps. Cela ne vous  
fera pas de mal et vous aidera à refaire un  
peu votre physique, qui certes en a be-  
soin.

N'oubliez pas en partant d'emmener votre  
inséparable Céline (pendule).

Que faisait donc Maria (mes bas), que  
nous l'avons aperçue par une belle nuit,  
lancer de pâles heures du haut du balcon  
d'une maison située place Grenette ?

Révélez vous, cher ange, à l'abandon de  
vos puissants protecteurs, heureusement  
qu'ils sont vite remplacés... N'est-ce pas  
Maria ?

## Annonay

Toutes nos belles petites d'Annonay vont  
être enchantées de voir que le Bavard de  
Lyon va s'occuper d'elles.

Elles étaient réellement furieuses, toutes  
nos charmantes, furieuses d'être oubliées.

La brasserie surtout était l'écho de  
plaintes incessantes. Tous les jeudis dé-  
pointements nouveaux. J'espère qu'elle  
vient être contentes.

Eh ! mon Dieu oui, nous avons une bras-  
serie à Annonay. C'est raide, n'est-ce pas ?  
et même nous pouvons dire que la « Bras-  
serie du Square du Jardinage », ne le cède  
en rien par son chic, à nos meilleurs éta-  
blissements de Lyon. Elle marche sur un  
piéd qui ne le cède en rien à la Nuée, au  
Télégraphe, à Lamadon, etc.

Une installation splendide, un éclairage  
Jablockoffstulant, des abords qui feraient  
la joie des équilibristes, mais qui font le dé-  
sespoir des consommateurs qui ne portent  
pas de sabots.

Enfin, on y voit de la bière dans des  
bocks ? Servis par des filles ébouriffantes  
qui ont bon cœur et qui se pénètrent par-  
faitement de leur rôle à savoir qu'elles ont  
été créées et mises au monde pour soulager  
l'humanité souffrante. Puisque leurs  
vœux ont été enfin exaucés, je viens leur  
faire quelques recommandations à ces  
bichettes, d'abord Marie, il faut mieux  
vous coiffer, vous avez de fort beaux che-  
veux, mais il ne faut pas vous laisser  
ébouriffer comme vous le faites. Ensuite  
je vous conseille ainsi qu'à toutes vos  
camarades l'emploi de la pierre ponce. Fro-  
tez-vous un peu ces petites menottes. Dia-  
ble, quand on a de si jolis bracelets, il faut  
se soigner les mains et ne pas avoir les  
ongles en deuil.

Regardez toutes les autres filles de café,  
l'Etchico, de chez Melette, l'Amélie de  
chez la Tante, la petite de chez Tu-Tu, la  
grosse Marie du Belvédère, elles sont tou-  
tes aussi gentilles que vous, mais elles sont  
plus à l'œil, surtout l'Amélie depuis  
qu'elle est de la société de Lamastre.

De plus, je vous recommande une chose,  
quand vous serez forcées de faire attendre  
vos Arthurs, défendez-leur de tourner au-  
tour de la fontaine, ou bien de démolir les  
maisons voisines, ça ne les rend pas in-  
téressants du tout.

Je veux donner un conseil à la jeune et  
séduisante personne, nouvellement échouée  
rue de Tournon, celle qui lit la « Chute  
d'un Ange, sur le trottoir, à la lueur du  
gaz, à onze heures du soir, probablement  
pour prendre le frais. Je lui recommande  
un peu plus de prudence dans ses prome-  
nades au Jardin-des-Plantes.

Voyons, voyons, Mademoiselle, on a beau  
filer le parfait amour dans toutes les règles,  
il ne faut pas s'afficher de la sorte, je com-  
prends parfaitement que votre désir bien  
justifié du reste, d'exhiber à votre côté  
l'élégant cavalier dont vous avez touché  
le cœur, bronzé et blâsé, vous fasse com-  
mettre des imprudences, mais enfin ce  
n'est pas une raison de vous aimer devant  
tout le monde en plein jour, — attendez  
le soir, la nuit, ou aimez-vous chez vous,  
ne gênez pas les promeneurs dont vous  
avez pas l'air de vous soucier beau-  
coup. Je m'arrête.

Le temps me manque, prenez patience,  
mes chéries, je serai à vous jeudi pro-  
chain, chacun son tour.

LUBAC.

## Avignon

Grand-Théâtre. — La réouverture du  
théâtre a eu lieu samedi au milieu d'un  
vacarme épouvantable qui n'a pas discon-  
tinué un seul instant. Pourtant au boucan  
général il manquait les éclats de rire habi-  
tuels de Marie Portal retenue au bal des  
légitimistes comme la plupart de ses amies.

On s'explique maintenant pourquoi les ga-  
leries sont demeurées si tranquilles, c'est  
que les demi-mondaines étaient rares. On  
n'en a remarqué que quelques-unes, les  
autres étaient tout à fait ordinaires. D'a-  
bord les deux inséparables, si connues dans  
une loge de seconde, et qui à chaque en-  
trée allaient humer plusieurs bocks au  
foyer. Ensuite une petite brune assise au  
fauteuil des premières galeries, au-dessus  
de MM. les officiers, qui a versé un pleur à  
la scène de la location des domestiques sur  
le marché de Corneville. C'est sans doute  
parce que cette scène lui a rappelé son  
passé, l'heureux temps où elle lavait les  
verres dans un café bien connu du public  
avignonnais.

Allons, la belle, si vous êtes si sentimen-  
tale, faites ample provision de mouchoirs.  
J'allais oublier la plantureuse Caroline,  
qui a changé de théâtre, mais pas d'habi-  
tude.

Elle étale toujours son éventail monu-  
mental sur le devant de sa baaignoire. Sa-  
medi elle était tragico-grotesque. De des-  
sous son vaste chapeau en capote ses yeux  
flamboyants foudroyaient le parterre tapa-  
geur.

Calmez-vous donc, légère Caroline, ou  
garez les attaques de nerfs ou d'apoplexie.

Echos de St-Michel. — La grosse Car-  
oline entrerait dans une belle colère si  
elle savait qui jouait à une roulette de la  
porte St-Michel, dimanche soir à minuit et  
demi.

La vieille garde, qui faisait partie de la  
compagnie pourait la renseigner. Elle  
embrasserait peut-être certaine personne de  
sa connaissance en lui demandant s'ils  
étaient bons les faisans à bécas gagnés à  
St-Michel et mangés en cabinet particu-  
lier au café de Paris, et s'ils étaient gais les  
propres tenus dans l'ombrage d'un hôtel au  
retour de la fête avec J. F.

M. Talien est un Ruy Gomez de Sylva  
très digne. Il a de l'ampleur dans le geste,  
il dit correctement le vers ; même à côté  
de Sarah Bernhardt, il se fait applaudir.

La charmante transfuge du Théâtre-  
Français est fille du peuple ; elle aime le  
peuple. Dimanche, elle a donné deux ré-  
présentations populaires ; le faubourg a  
répondu avec empressement. Il a applaudi  
l'interprète, il a applaudi les auteurs. Il a  
le pardon facile, et dimanche Marguerite  
Gauthier a fait verser plus de larmes que  
pendant une semaine. Le public travaillant  
n'a pas le scepticisme des fauteuils d'or-  
chestre. Il croit. Si la foi s'en va, c'est d'en  
haut. Il pardonne à Marguerite Gauthier,  
il admire Dona Sol, et il applaudit Sarah  
Bernhardt.

De Bellecour, où M. Simon a l'habileté  
de retenir les oiseaux frileux, au brillant  
plumage, qui viennent du pays des pampas,  
et où M. Bridault monte avec un soin  
luxueux les pièces qui lui sont confiées,  
de Bellecour, enfin, où la Fortune est  
peut-être venue à la suite de Mlle Sarah  
Bernhardt, nous allons au Grand-Théâtre.

L'année théâtrale commence, et avec elle  
commencent les débuts.

Une pratique singulière, que celle-ci :  
un artiste se présente, la foule n'en veut  
point ; elle siffle. Parfois, c'est une femme ;  
alors ce sifflet devient insolent, et celui qui  
le jette un manant, il se regrette qu'il  
n'ait pas d'autres façons de renvoyer un  
artiste que de soulever les banquettes  
comme un jour d'émeutes on soulève les  
pavés.

Pour la soirée d'ouverture, on donnait  
les Huguenots.

Belle salle et salle comble. Une grande  
agitation, c'est toujours



un tel cadre. M. Campocasso, a fait somptueusement les choses. La fin du 3<sup>e</sup> acte : l'acte des genouilles, comme mise en scène est splendide. Voilà qui est d'un homme intelligent et habile. Il revient aux traditions du grand et du bel Opéra.

Les chœurs sont bien nourris et l'orchestre est parfait. M. Luigini a été salué à son arrivée au pupitre. Ovation bien méritée. Notre chef d'orchestre est un homme de talent, de goût et d'énergie.

Cette première soirée, excellente en tous points, nous donne le meilleur espoir des représentations futures. Enfin, nous allons donc avoir, à Lyon, un théâtre, où seront de vrais acteurs, chantant de la vraie musique, devant des vrais décors.

M. Campocasso, jette l'or en grand seigneur. Il sait que la fortune ne sourit qu'aux prodiges.

DE SAINT-SAVIN.

## GRAND-THEÂTRE

## Faust

Le chef d'œuvre de Gounod servait de premier début à M. Engel, ténor léger et à Mlle Fincken, chanteuse légère.

M. Engel nous est venu avec une réputation d'artiste de mérite et de chanteur de talent. Nous avons été heureux de constater que cette réputation n'est pas usurpée.

Notre ténor léger sait merveilleusement se servir d'une voix, qui a dû être formée par le travail ; il excelle dans l'émission des demi-teintes et évite d'employer la voix de tête qui se montre quelquefois rebelle. Il phrase avec un goût exquis, et sait émettre les sons avec une grande science musicale. Que ne possède-t-il une voix en rapport de son talent !

C'est néanmoins une des meilleures acquisitions de M. Campocasso.

Nous n'en dirons pas autant de Mlle Fincken, qui, au contraire de M. Engel, possède une assez jolie voix, mais n'a pas encore de science musicale. Une élève à former, ayant ce qu'il faut pour réussir, mais rien d'acquis ; ferait une bonne doublure avec de l'étude, encore de l'étude, beaucoup d'étude. On dit qu'elle a les traits de Mlle Isaac, qui n'en a-t-elle le talent !

M. Conte, basse chantante n'est un peu relevé dans le rôle de Méphistophélès qu'il a convenablement joué.

Mlle Rivery a été charmante en Sichel ; la musique de Gounod lui va mieux que celle de Meyerbeer.

Mlle Grenet qui était chargée du bout de rôle de dame Marthe s'en est bien tirée.

Quant à Mlle Forlan, nous croyons qu'elle aura fort à faire pour enthousiasmer le public lyonnais sur lequel dès la première soirée elle a produit assez mauvaise impression. Son admission à son troisième début est plus que douteuse.

Après avoir parlé en première ligne des débutants, nous ne pouvons oublier de signaler le succès obtenu par M. Séguin qui a chanté et joué le rôle de Valentin d'une façon superbe. Notre sympathique baryton a fait de sensibles progrès depuis l'année dernière ; c'est un artiste à venir.

## THÉÂTRE BELLECOUR

## Le Prétre

Au Théâtre-Bellecour, le Prétre de Ch. Buet vient de commencer une carrière qui s'annonce sous les plus brillants auspices.

Sujet éloquent et mis en scène superbe ; MM. Taillade, Laray, Montal, Fabregues, Mmes Patry, Angèle Moreau, Verdier, Daubrun, etc., sont excellents dans leurs rôles respectifs.

Le Prétre fera longtemps salle comble avec de pareils interprètes.

J. DORSAI.

## BALIVERNES

Les cheveux de notre pauvre ami X... commencent à blanchir et à devenir plus rares.

— Oh ! Oh ! lui dit un de ses amis, il a neigé sur ta tête.

X... se rengorgeant :

— Oui... mais ma raie est devenue plus large.

Josephine Odet se présente au bureau de la poste restante :

— Il doit être arrivé une lettre pour moi, dit-elle à l'employé.

— Quel est votre nom ?

— Tiens parbleu, vous le verrez bien sur l'enveloppe.

Un vieil expéditionnaire de l'Hôtel-de-Ville, va trouver M. le Dr Gailliot, afin de se recommander à sa haute bienveillance pour l'époque des gratifications.

— J'espère qu'on me tiendra compte de ce que j'ai souffert.

— Mais de quoi avez-vous souffert ?

— Eh bien ! de tous les mauvais traitements... que j'ai touchés depuis 25 ans.

Entendu sur la place Bellecour, Henriette Henri IV à Tonino Françon :

— Savez-vous quelle est la sainte que célèbrent les facteurs.

— Je l'ignore.

— Vous l'ignorez ? Eh bien je vais vous le dire :

C'est Sainte-Adresse.

Une dame à qui on offre une tasse de thé :

— Non, je vous remercie, quand je prends du thé, ça empêche mon mari de dormir.

L. MASSIN.

## ENIGME

Je suis difficile à trouver  
Et plus encore à conserver  
Les curieux, pour me connaître,  
Avec grand soin me font la cour  
Mais mon destin m'a défendu de paraître  
Car l'instant où je vois le jour  
Est l'instant où je cesse d'être.

ARISTOPHANE.

## Mots en losange

— Une des trois premières lettres de l'alphabet  
— Dans une voile petit anneau après l'ourlet  
— Plante dont l'huile fort achalandée  
— Est en médecine pour les vers employés.  
— Le plus grand orateur romain  
— C'est-ci, vous ne l'avez soupçonné  
— Est-ce une petite ville des Basses-Pyrénées  
— L'avant-dernier est en réalité  
— Un adjectif possessif donnant la pluralité  
— Se trouve dans lune comme dans main

BLOC-NOTES.

## Charade

Chasseur, entends-tu pas mon PREMIER dans les bois ?  
Cours rejoindre, là-bas, le dix-neuf aux bois.  
Néglige, en ton che-min, la brune campagnarde  
Qui, sur mon ENTIER, croise une guimpe mignarde ;  
Peut-être est-elle encore ce que dit mon DERNIER :  
Tout chasseur que tu sois, respecte ce gibier.

A. TAINOLL.

## Distractions

Trouver un proverbe en prenant une lettre à chaque nom de ville suivant. (Ils sont par ordre.)

1 Quimper.	14 Tours.
2 Melun.	15 Verdun.
3 Paris.	16 Nîmes.
4 Tulle.	17 Langres.
5 Rouen.	18 Lyon.
6 Alençon.	19 Trévoux.
7 Privas.	20 Poitiers.
8 Dole.	21 Grenoble.
9 Limoges.	22 Troyes.
10 Béziers.	23 Vienne.
11 Périgueux.	24 Moulins.
12 Le Mans.	25 Toulon.
13 Cahors.	

Il n'y a qu'une lettre à prendre par nom ; elle ne se trouve qu'une fois dans chaque nom.

## SOLUTION

du mot carré syllabique n° 25 :

RE	VOI	VER
VOI	TAI	RE
VER	RE	RIE

## SOLUTION

du mot en triangle n° 25 :

R	I	C	H	E	P	I	N
I	L	L	E	G	A	L	
C	L	E	R	E	S		
H	E	R	B	E			
E	G	E					
P	A	S					
I	L						
N							

## SOLUTION

de la Charade n° 25 : BECFIGUE.

## SOLUTION

de la Distraction n° 25 :

L'A VENU DE SAXE

Les gagnants du numéro 25 :

PRIME. — Le père Papat.

DIPLOMES. — Julia Pedowna Vanine ; Le trio des Beaux-Arts ; L'ami Mathieu de Mâcon ; Barbarin.

Ces messieurs et ces dames sont priés de nous faire connaître leur adresse.

Les primes ont été envoyées hier.

Nous donnerons, dans notre prochain numéro, le modèle de nos diplômes qui ont été dessinés par un de nos meilleurs artistes lyonnais.

Ont trouvé les quatre solutions :

Le père Papat. — Ivan Krappaadoff russe trévolien. — Don Henriquez. — Arrazalde et Trévoliano. — Zénith et Nadir. — Grifouillatroudouloirosky. — Erdna Tévarake. — Mary Scott. — Emile de Grenoble. — Noella à Grenoble. — Gelsin elle-même à Grenoble. — L. O. Le et A. B. Land.

Le pont d'acier des nez sales. — Dubois de Campêche. — Tribost Caladois.

Ont trouvé le mot syllabique :

L'ami Mathieu de Mâcon. — Le rédacteur de la Gazette de Rottier. — Rhadames du Crépucule. — 100 sous c'y. — Elle est partie. — y surviva-t-il ? — Mystère ! — Julia Pedowna Vanine. — Le petit O B pin trévolien. — Trip des Beaux-Arts. — Alice Philo. — Baron de Poire.

Tapé. — Aristophane. — Richelieu. — Chasseur et mon frère. — Rodogune. — Casimir-Thibaut. — Chermette. — Viravol. — Barbarin 2 pompier s. v. p. — Sir A... — Nana et sa Française. — Lavasset. — Hugues Naux. — Lord Nion. — Jachète 2 dents pour Jenny L... de Villefranche.

Un futur Menelas. — Le ballon de Jenny Raton. — Obèse. — E 1000 et sa bonne. — A Nobli. — D. Rodrigue. — Marc Asshen. — Le petit O B et J Raton. — Hécatobol. — 2 Beanois vadrouillards. — Le fils Socrate St-Chamond. — Gauduse. — J. Ronette. — Anne au nez hein ! — Adèle la couturière. — Henri M. et le gros blond à la pastille. — 1 Poly Gène. — L'abbé Moll père cepteur. — Noella de Grenoble. — Cham O'Millo. — Un élève à Curilio. — J. G. — Lord D.

J. Raton et son bas long de Villefranche. — Six reines du trottoir. — Curé et Lenterrement. — Un ex boulot. — La vogue de la Croix-Rousse. — 1 Nain torné à bagne. — Un nid des halles. — K mot 1000 en infusion.

Ont trouvé le mot en triangle :

Noella de Grenoble. — Cham O'Millo. — J. G. — Lord D. — Des Réson-à-le-Noix. — Un futur Ménelas. — Obèse. — E 1000 et sa bonne. — Hécatobol. — 2 Beanois vadrouillards. — Le fils Socrate St-Chamond. — J. Ronette. — 1 Poly Gène. — L'abbé Moll père cepteur. — Blos Notes. — Trio des Beaux-Arts. — Alice Philo. — Richelieu.

Six reines du trottoir. — Curé et Lenterrement. — Un ex boulot. — K mot 1000 en infusion. — Un caladois amoureux d'Allice.

Ont trouvé la Charade :

L'ainé de 3 pas Manche haut. — Un ami de la mère P... — Annette Trottoir et Mariette Cornemuse de Trevoix. — Le menton de galoche de Raton. — 100 l'ho 7. — A. Nobliant. — Lord Gignat. — D. Rodrigue. — Marc Asshen. — Paul D. et Maria F. — J. Ronette. — Adèle la couturière. — L'abbé Moll père cepteur. — L'ami Mathieu de Mâcon. — Rhadames du Crépucule. — Maria Hironnelle et son Caladois. — 100 sous c'y. — Elle est partie. — y surviva-t-il ? — Julia Pedowna Vanine. — Le petit O B pin trévolien. — Trio des Beaux-Arts. — Alice Philo. — Baron de Poire-Tapée. — Aristophane. — Richelieu. — L'asacoreux de la petite Anna de Monplaisir. — Chasseur et mon frère. — Casimir-Thibaut-Chermette-Viravol. — K Mémor. — Barbarin. — Sir A... — Nana et sa Française. — Lavasset. — Hugues Naux. — Lord Nion. — Jachète 2 dents pour Jenny L... de Villefranche. — Noella de Grenoble. — Un élève à Curilio. — J. G. — Lord D.

Six reines du trottoir. — Curé et Lenterrement. — La vogue de la Croix-Rousse. — 1 Nain torné à bagne. — Duc Rottin d'Euchval. — Un caladois amoureux d'Allice.

Ont trouvé la distraction :

Le rédacteur de la Gazette de Rottier. — Rhadames du Crépucule. — 100 sous c'y. — Le petit O B pin trévolien. — Rodogune. — Casimir-Thibaut-Chermette. — K Mémor. — Annette Trottoir et Mariette Cornemuse. — Obèse. — E 1000 et sa bonne. — A. Nobliant. — Lord Gignat. — D. Rodrigue. — Marc Asshen. — Paul D. et Maria F. — 1 Poly Gène.

Les Henri des Brotteaux. — Marie Viltton et Henri son bien-aimé. — Jeanne Bouchet et Jules. — Roy aimés toujours Finette. — Le désespoir de Roy. — Un nid des halles. — K mot 1000 en infusion. — Un caladois amoureux d'Allice.

## Chronique Financière

Paris, 4 octobre 1881.

La faiblesse du marché Anglais a neutralisé la bonne impression causée par la facilité avec laquelle s'est effectuée la double liquidation ; on se préoccupe de nouveau de l'élévation du

prix de change sur Londres et de l'éventualité d'une prochaine élévation du taux de l'escompte de la Banque d'Angleterre. Nos rentes ont reculé ; le 5 0/0 à 116.45, le 3 0/0 à 84.55, l'emprunt à 84.15.

La Banque de France a encore une fois dépassé 6,500 ; les autres institutions de Crédit sont également bien tenues ; les achats au comptant continuent sur le Foncier de la Marine à 655 et sur la Banque Nationale à 685.

Nous croyons savoir que cette dernière Société étudie en ce moment diverses affaires de nature à exercer une influence appréciable sur les résultats de l'exercice en cours. Le Conseil d'administration, dont l'activité ne se dément pas un instant va en outre présider à la création de succursales en agences dans les départements ; étant donné les puissants moyens d'action dont dispose la Banque Nationale et que nul ne saurait lui contester, les services extérieurs qui vont être organisés avec ordre, discernement et économie, seront forcément pour elle une source nouvelle d'importants bénéfices. Il faut donc voir de la hausse sur ses actions.

Les Chemins français sont fermes ; la spéculation fait monter les Chemins étrangers.

Le Suez, le Gaz, les Omnibus sont en forte hausse. Le Panama est tombé au dessous du pair.

Les offres dominent sur les fonds Italiens et Ottomans.

J. RICHARD.

## PETITE CORRESPONDANCE

Société des amis du Bavarde. Merci, envoyez encore. — Maria Roie. Merci, continuez chaque semaine. — Un amoureux de Claudia. Merci. — Un ami du Bavarde. Compagnons sur collaborateur. — Ais-ral-les Macon. Envoyez plus explicitement. — Rhadames du Crépucule. Inscrivez-vous. — Raoul de Nangis. Merci, insérez, continuez. Envoyez sur Adrienne. — Lerdiney. Oui, fixez rendez-vous. — Vicomte Gaston de Lhermes. Avez égaré adresse, priez envoyer. Merci, journaux envoyés. — Julia Pedowna Vanine. Ne demandez pas mieux, recevrons et inscrivons avec le plus grand plaisir. — Richelieu. Etes aimables, continuez. — Cle-en-Pa. Publiez s'il vous plaît dans prochain numéro. — A. Berger. Merci, continuez. — Deux détrois. Publiez. — Marie Scott. Publiez. — Clatlat. Entendez, envoyez. — D. A. Envoyez renseignements pour silhouette, surtout détails physiques. — Rigolotte. Merci, continuez. — Cyprio. Merci, insérez. — Un Pavé. Merci, continuez. — A Nobliant. Inscrivez. — Hironnelle. Merci, ce rédacteur nous est connu. Il nous amuse beaucoup. Lui professeur de morale, c'est à mourir de rire. — Lord Gignat. Merci, insérez. — Justin de Beaupin. Merci, continuez à nous renseigner. — Kor G. L. L. Merci, continuez. — Nozarin. Recevons avec plaisir. — Comte Frédéric d'Ombé. Merci, insérez le tout ; très joli. Manquons de détails sur Société des inséparables. — E. Pelisson. Trop léger. — Un ami de la gâtée. Merci, comptons toujours sur vous. Publiez s'il vous plaît. — Biche. Merci, continuez chaque semaine. — P. M. Continuez. — Eugène Gouland. Cela nous paraît bien indiscret. — Un Pavé de Chermette. Merci, continuez. — Léonie Chatelet. Etes très aimable, continuez chaque semaine. — Isabelle. Pourquoi avons nous pas reçu cette semaine ? — L. Fessapier. Merci, continuez. — Cham O'Millo. Publiez. — L. B. H. Inscrivez. — R. de B. Merci, continuez. — Blavin. Merci, comptons toujours sur vous. Envoyez sur Joséphine. — Suiram. Publiez. — C. J. Publiez. — C. M. D. Merci. — Marie-Louise des Lilas. Merci, continuez. — Le Guetier de Vienne. Envoyez toujours. — Barrak. Publiez. — Un Pavé de Chermette. Publiez. — Un élève à Curilio. Merci, continuez. — Le Sphinx. Publiez. — Négro. Publiez. — Boul-

grin. Publiez. — Jules Devrès. Merci, continuez. — B. Clerc. Son ami se fiche, envoyez malgré cela. — A. P. Merci, insérez. Vous n'avez pas raison de douter. Allez être étonné. — Pique Bisc. Merci, continuez. — M. A. V. Certainement, envoyez de suite. — Bob. Inscrivez, continuez.

## LA BANQUE TRANSATLANTIQUE

Les actions de la Banque Transatlantique ont été inscrites, au comptant et à terme, à la cote officielle de la Bourse de Paris. Le succès dont ces titres ont été immédiatement l'objet et l'intérêt général qui s'attache à cette grande création nous engage à donner quelques renseignements sur la Banque Transatlantique.

Cet établissement a été fondé par M. Eugène Perceire, président de la Compagnie Générale Transatlantique, avec le concours de la Société Financière, du Crédit Mobilier, du Crédit Général Français, de la Société Marseillaise de Crédit Industriel, de la Société des Comptes Maritimes et d'autres grands établissements de crédit.

Son capital a été fixé à 50,000,000 et ses fondateurs lui ont constitué à l'origine une réserve de 1,500,000 francs.

La Banque Transatlantique repose sur des bases puissantes et il est permis d'espérer qu'elle donnera à ses actionnaires des bénéfices importants comme les Banques similaires qui fonctionnent à l'étranger.

M. Eugène Perceire s'est assuré depuis longtemps le concours d'un nombre considérable de correspondants de premier ordre sur les grands marchés du globe et principalement dans les pays d'outre-mer, où l'intérêt de l'argent est beaucoup plus élevé qu'en France.

Le nouvel établissement financier sera donc un lien entre ce faisceau de correspondants étrangers et la clientèle nombreuse qu'il a su grouper autour de lui en Europe.

Ajoutons que la direction de la Banque Transatlantique vient d'être confiée à l'un des plus anciens fonctionnaires supérieurs de la Banque de France.

Tels sont les caractères généraux de cette grande Institution qui nous paraît destinée à la fois à enrichir ses actionnaires et à développer notre commerce international.

## GUÉRISON RADICALE

des MALADIES DE LA PEAU, DARTRES, ECZÉMA, des AFFECTIONS récentes et anciennes, par l'Extrait de Salsaparrille de la Pharmacie LANGLADE, rue Thomas sin, 8.

## Éviter les contrefaçons

## CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

## PILULES BRITANNIQUES

Ces pilules sont purgatives, dépuratives, apéritives, anti-bilieuses anti-glaireuses, fondantes, anti-apoplectiques.

Lire l'instruction qui est dans la boîte, n'exigeant aucun régime. Les pilules se vendent par boîte de 2, 3 et 5 fr.

Dépôt : Pharmacie BAYEREL, 10, place du Pont. (Guillotière) Lyon.

Envoyé par la poste

## POSE DE DENTS

Maison recommandée par le bon marché la solidité et la bonne exécution de ses nouvelles poses de Dents et Dentiers artificiels, dont la forme et la nuance sont exactement semblables aux dents naturelles, se plaçant sans douleur et sans extraction de racines.

POMPIEN, dentiste

407, cours de la Liberté, LYON

Opérations, plombage, nettoyage des Dents, etc.

LE BAVARD DE LYON

Journal Financier

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

2

Le Bavarde Authentique

DES TIRAGES FINANCIERS ET DES VALEURS A LOYS

Donneront l'indication de tous les tirages financiers, rendront TOUS LES TIRAGES, et des INDICATIONS qui se trouvent dans les autres journaux financiers.

ON S'ABONNE, moyennant 2 fr. en timbres-poste, 65, rue Taitbout, Paris

ON VEUT TOUS LES DIMANCHES ET DANS TOUS LES JOURNAUX FINANCIERS

## HERNIES

D. GAILLARD, qui de la Charité, 1, Lyon

## ORDRES DE BOURSE

Comptant et terme (Soins particuliers à l'exécution des ordres). — Renseignements gratuits. — Avis directs ou par Agents de change. — Alexis LAMBERT, rue Ferrandière, 44 Lyon.

## DÉCOUVERTE HUMANITAIRE

Gérisson radicale et sans douleur des maux de dents accidentels ou chroniques et de tous les inconvénients de la bouche, par le MÉTHODE SOUVENIR DES ALPES, en 5 à 10 minutes. — Dépôt chez M. ROYER, coiffeur, 2, rue d'Algerie, à Lyon, et chez les principaux coiffeurs

## CHAPELLERIE

MAISON RIVIER SÈURS

fondée en 1842

43, rue Centrale et rue de l'Hôtel-de-Ville, 80

PRIX FIXES

## A NOS LECTEURS

Nous recommandons la brochure

ayant pour titre :

Mère, prenez garde à vous

poème par C. R.

prix : 30 centimes

## INJECTION BARRAJA

Vraie infallible

Seul et unique au monde, guérissant les maladies secrètes les plus

infectées. — Prix, 4 fr., cours Lafayette, 115, Lyon.

12.161

## GRANDE PHARMACIE DES BROTTEAUX

LYON --- 82, Avenue de Saxe et rue Cuvier, 28 --- LYON

## HERBORISTERIE &amp; DROGUERIE — LABORATOIRES HORS BARRIÈRES

Préparation en grand de tous les

## VINS DE QUINQUINA

au Malaga, Bordeaux, Madère, Marsala, Frontignan, etc.

Vu notre immense approvisionnement en Vins fins et en Quinquina, nous sommes en mesure de délivrer nos Vins de Quinquina à des prix extraordinaires de bon marché.

Très bon Vin de Quinquina depuis

Vin de Quina Malaga supérieur

Vin de Quina Malaga extra

2 fr. le litre

3 fr. le litre

4 fr. 50 le lit.

Vente au verre de tous les Vins de Quinquina à 0,15 et à 0,20 centimes le verre.